

MALORIE BLACKMAN

**ENTRE
CHIENS
ET LOUPS**

•
MILAN

*That's just the way it is.
Some things will never change.
That's just the way it is.
But don't you believe them.*

Bruce Hornsby and the range

C'est ainsi.
Certaines choses ne changent pas.
C'est ainsi.
Mais surtout n'y crois pas.

Prologue

Meggie McGrégor s'essuyait les yeux.

– Ah vraiment, madame Hadley, votre sens de l'humour me tuera !

Jasmine Hadley s'autorisa un gloussement. Elle riait rarement.

– Meggie, je suis si contente que nous nous entendions, vous et moi.

Le sourire de Meggie McGrégor perdit de sa vivacité. Imperceptiblement. Elle regarda Callum et Sephy qui jouaient sur la grande pelouse. Son fils et la fille de sa patronne. Eux s'entendaient réellement bien. Aucune barrière ne se dressait entre les deux enfants. Du moins, pas encore.

C'était le début de l'été. Le ciel était clair et lumineux, sans un nuage. Chez les Hadley, en tout cas.

– Excusez-moi, madame Hadley.

Sarah Pike, la secrétaire, s'était approchée. Elle avait des cheveux mi-longs, blond paille, et de timides yeux verts qui affichaient un étonnement permanent.

– Excusez-moi de vous déranger, mais votre mari vient juste d'arriver. Il est dans son bureau.

– Kamal est là ? s'étonna M^{me} Hadley. Merci Sarah.

Elle se tourna vers Meggie.

– Sa quatrième visite à la maison en trois mois ! C’est un honneur !

Meggie lui adressa un sourire de sympathie et ne fit aucun commentaire. Elle voulait à tout prix éviter de se mêler des innombrables querelles entre Kamal Hadley et sa femme. M^{me} Hadley se leva et se dirigea vers la maison.

– Sarah...

Meggie parlait à voix basse.

– Comment était M. Hadley ? Plutôt de bonne humeur ?

Sarah secoua la tête.

– Non. Il avait l’air sur le point d’exploser.

– Pourquoi ?

– Je n’en sais rien.

Meggie digéra la nouvelle en silence.

– Je ferais mieux de retourner travailler, soupira Sarah.

– Vous voulez boire quelque chose ? demanda Meggie en désignant le pichet de bière au gingembre sur la table.

– Non merci. Je ne veux pas avoir de problème...

Sarah retourna vers la maison à grands pas, manifestement agitée.

De quoi avait-elle peur ? Meggie soupira. Malgré tous ses efforts, Sarah gardait ses distances. Meggie regarda de nouveau les enfants. La vie était si simple pour eux. Leur plus gros souci était de savoir quoi commander pour leur anniversaire, leur plus gros problème, d’aller se coucher quand leurs mères le leur demandaient... tant mieux pour eux. Meggie se forçait à penser que la vie serait plus simple pour les enfants quand ils seraient grands. Sinon, à quoi bon ?

En ces rares occasions où un moment de solitude s’offrait à elle, elle ne pouvait s’empêcher de jouer à « et si... ». Pas

comme son mari qui imaginait, par exemple : « Et si un virus atteignait tous les Primas et pas les Nihils ? » ou « Et s'il y avait une révolution qui renversait les Primas ? S'ils étaient tous tués ? Éliminés de la surface de la Terre ? »... Non, Meggie McGrégor ne perdait pas son temps à ces élucubrations. Ses rêves tournaient tous autour d'un seul sujet : « Et si Sephy et Callum... », « Et si Callum et Sephy... ».

Meggie sentit un regard brûlant se poser sur elle. Elle se retourna. M. Hadley se tenait dans le patio, une étrange expression sur le visage.

– Tout va bien, monsieur Hadley ?

– Non, mais je suis sûr que tout va s'arranger.

M. Hadley s'approcha de la table et toisa Meggie.

– Vous étiez perdue dans vos pensées ? Quel était votre sujet de réflexion ?

Troublée, Meggie bafouilla :

– Je pensais à mon fils et à votre fille. Ce serait tellement bien si...

Elle se tut brusquement. Mais il était trop tard.

– Que voulez-vous dire ? demanda froidement M. Hadley.

– Si... s'ils restaient toujours comme aujourd'hui...

M. Hadley haussa un sourcil. Meggie se hâta de terminer :

– S'ils ne grandissaient pas, je veux dire. Les enfants sont merveilleux à cet âge, ils sont si... si...

– Oui, c'est vrai.

Silence.

Kamal Hadley s'assit. M^{me} Hadley sortit de la maison et appuya une épaule contre l'encadrement de la porte. Elle semblait en alerte. Meggie se sentit nerveuse. Elle se leva.

– Vous avez passé un bon moment, si j'ai bien compris, hier, lui lança M. Hadley en souriant.

– Hier ?

– Oui, hier soir, poursuivit M. Hadley.

– Eh bien, c'était très calme en réalité, répondit Meggie, sans comprendre.

Son regard allait de M. Hadley à M^{me} Hadley, qui la fixait intensément. Que se passait-il ? La température dans le jardin avait baissé de plusieurs degrés et le sourire accroché aux lèvres de M. Hadley ne parvenait pas à dissimuler sa rage. Une boule se forma dans la gorge de Meggie. Avait-elle fait quelque chose de mal ? Elle ne le pensait pas, mais Dieu savait qu'avec les Primas, on avait plutôt intérêt à marcher sur des œufs.

– À quoi vous êtes-vous occupée ? interrogea M. Hadley.

– Par... pardon ?

– Hier soir, insista M. Hadley.

Son sourire était très amical. Trop.

– Nous sommes... restés à la maison et nous avons regardé la télé, répondit lentement Meggie.

– C'est très agréable, une soirée en famille, commenta M. Hadley.

Meggie acquiesça. Que pouvait-elle répondre à ça ? M. Hadley se leva. Il ne souriait plus. Il se dirigea vers sa femme. Ils restèrent face à face sans un mot. M^{me} Hadley se trémoussa et, sans prévenir, M. Hadley la gifla. La violence du coup la projeta contre l'encadrement de la porte.

Meggie s'était levée. Elle poussa un cri et leva la main. Kamal Hadley jeta à sa femme un regard méprisant, puis, sans un mot, il rentra dans la maison.

Meggie se précipita aux côtés de M^{me} Hadley.

– Vous allez bien ?

Elle lui passa doucement la main sur la joue.

M^{me} Hadley la repoussa brutalement. Meggie fronça les sourcils et tendit de nouveau la main. M^{me} Hadley la repoussa encore.

– Laissez-moi, siffla-t-elle. Vous m’avez laissée tomber !

– Quoi ?

Meggie comprit soudain. M^{me} Hadley s’était servie d’elle pour se fabriquer un alibi. Elle attendait que Meggie la couvre.

Meggie baissa les bras.

– Je retourne travailler...

– Oui, c’est ça !

M^{me} Hadley lui jeta un regard venimeux avant de rentrer dans la maison.

Meggie se tourna vers les enfants. Callum et Sephy jouaient toujours dans le vaste jardin. Ils n’avaient rien remarqué. Elle essaya de capter une part de leur innocence et de leur joie. Elle avait besoin de réconfort. Mais même leurs rires ne parvenaient pas à éteindre l’inquiétude qui grandissait en elle.

Qu’allait-il se passer à présent ?

Ce soir-là, Meggie s’installa à la table de la cuisine pour raccommoder le pantalon de Jude.

– Je suis sûr que tu t’inquiètes pour rien, soupira son mari.

– Ryan, tu n’as pas vu ses yeux. Moi oui.

Meggie coupa le fil avec ses dents. Le pantalon de Jude allait bientôt avoir plus de pièces que de tissu.

Le téléphone commença à sonner, Meggie décrocha avant la fin de la première sonnerie.

– Allô ?

– Meggie McGrégor ?

– C’est moi.

La bobine de fil tomba aux pieds de Meggie.

– Sarah Pike à l'appareil...

Meggie perçut la note de gêne dans la voix de la secrétaire.

– Comment allez-vous, Sarah ?

– Bien... euh... j'ai de mauvaises nouvelles...

– J'écoute.

Sarah toussota.

– M^{me} Hadley m'a demandé de vous informer de... de votre renvoi. Elle vous paiera quatre semaines de gages et vous fournira une lettre de recommandation.

Le sang de Meggie se figea dans ses veines. Elle ne s'était pas attendue à ça. Non, pas à se faire renvoyer !

– Elle... elle... je suis renvoyée !

– Je suis désolée.

– Je vois.

– Je suis vraiment désolée.

La voix de Sarah n'était plus qu'un murmure.

– De vous à moi, je pense que c'est profondément injuste.

D'un Nihil à un autre.

– Ce n'est pas votre faute, Sarah, parvint à articuler Meggie.

Elle regarda Ryan. Son visage se tendait. Le laisser à son trouble. Le laisser à sa colère. Tout ce que Meggie ressentait était... rien. Un rien qui enveloppait chaque partie de son corps.

– Je suis désolée, Meggie, répéta Sarah.

– Ce n'est rien. Merci de m'avoir prévenue. Au revoir, Sarah.

– Au revoir.

Meggie raccrocha. L'horloge sur la télé égrenait les minutes.

– Jude ne pourra plus aller en cours, soupira Meggie.

– Mais nous lui avons promis que nous lui payerions ses études, lança Ryan d'une voix blanche.

– Avec quoi ?
Meggie regarda son mari.
– Avec les feuilles des arbres ? Les poils de tes jambes ? Quoi ?
– Nous trouverons un moyen...
– Comment ? Nous avons déjà à peine de quoi survivre.
Comment allons-nous faire sans mon salaire ? Jude devra oublier l'école. Il ira travailler.
– Tu vas trouver un autre emploi, tenta Ryan.
– Non. Tu penses réellement que M^{me} Hadley va me laisser postuler chez une de ses amies ?
L'horreur grandissait sur le visage de Ryan à mesure qu'il réalisait la situation.
– Eh oui, soupira Meggie.
Elle se leva et vint s'asseoir près de son mari sur le vieux canapé près de la cheminée. Ryan posa son bras autour de ses épaules. Ils restèrent assis en silence très, très longtemps.
– Ryan, la situation est grave, finit par lâcher Meggie.
– Je sais.
Elle se leva, déterminée.
– Je vais la voir.
– Quoi ?
– J'ai travaillé pour cette femme durant quatorze années, avant même qu'elle soit enceinte de Minerva. Elle me doit au moins de m'annoncer la nouvelle en face.
– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...
– Ryan. J'ai besoin de cet emploi. Si je dois la supplier, je la supplierai, insista Meggie en mettant son manteau.
Son visage semblait avoir été taillé dans du granit.
– Meggie...
– Je n'aime pas cette idée plus que toi, mais nous n'avons pas le choix.

Refusant d'écouter un argument de plus, elle ouvrit la porte.

Ryan regarda sa femme quitter la maison. Rien de bon ne sortirait de cette confrontation. Il le sentait.

Deux heures plus tard, Meggie rentrait.

Cette nuit-là, Lynette ne rentra pas.

TROIS ANS PLUS TARD
CALLUM ET SEPHY

S e p h y

J'ai remué les orteils. J'aimais bien sentir le sable chaud passer entre mes doigts de pied ; je les ai enfoncés plus profondément. J'ai renversé la tête en arrière. Cet après-midi d'août était magnifique. Rien de mal ne pouvait arriver par une journée comme celle-ci. Et ce qui était encore mieux, c'est que je pouvais la partager. C'était rare et précieux. J'ai regardé le garçon assis à côté de moi. Mon sourire me faisait plisser les yeux.

– Je peux t'embrasser ?

Mon sourire s'est effacé. J'ai froncé les sourcils.

– Quoi ?

– Est-ce que je peux t'embrasser ?

– Pourquoi ?

– Pour voir ce que ça fait, a répliqué Callum.

Berk ! Double berk ! Mon nez s'est plissé malgré moi. S'embrasser ? Pourquoi est-ce que mon meilleur ami avait tout à coup envie d'un truc aussi... débile ?

– Tu en as vraiment envie ? ai-je grimacé.

Callum a haussé les épaules.

– Oui.

– Bon, d'accord.

Mon nez s'est de nouveau plissé.

– Mais fais vite !

Callum s'est tourné vers moi, j'ai levé mon visage vers le sien. Je reconnais que j'étais curieuse. J'ai penché ma tête vers la gauche. Lui aussi. J'ai penché ma tête vers la droite. Callum m'a imitée de nouveau. Il se prenait pour mon reflet. J'ai pris son visage dans mes mains pour l'immobiliser.

– Tu veux que je penche ma tête à droite ou à gauche ? lui ai-je demandé impatientement.

– Euh... de quel côté les filles penchent la tête en général, quand elles se font embrasser ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Et puis, en plus qu'est-ce que j'en sais ? Je n'ai jamais embrassé personne, je te rappelle !

– Penche vers la gauche alors.

– Ma gauche ou ta gauche ?

– Euh... ta gauche.

J'ai obéi.

– Dépêche-toi maintenant. Je vais avoir un torticolis si je reste comme ça trop longtemps.

Callum a passé sa langue sur ses lèvres et a doucement approché son visage du mien.

– Oh non ! Essuie ta bouche d'abord !

– Pourquoi ?

– Tu viens de passer ta langue dessus.

– Bon, d'accord.

Callum s'est essuyé du revers de la manche.

J'ai repris ma position. Je serrais les lèvres. Je me demandais ce que je devais faire. Avancer les lèvres, ou sourire pour paraître plus attirante ? Jusqu'à présent, je m'étais juste entraînée à embrasser mon oreiller. C'était très différent. Et tout aussi ridicule !

– Dépêche-toi, me suis-je impatientée.

J'ai gardé les yeux grands ouverts. Je voyais le visage de Callum s'approcher. Ses yeux gris étaient ouverts aussi. J'allais loucher si je continuais à le fixer comme ça. Ses lèvres ont touché les miennes. Ouah ! C'était bizarre ! Je m'étais attendue à ce que sa bouche soit plutôt dure et sèche, comme des écailles de lézard, mais ce n'était pas du tout le

cas. Elle était douce. Callum a fermé les yeux. J'en ai fait autant. Nos bouches étaient toujours collées, la respiration de Callum se mêlait à la mienne. C'était chaud. Et soudain, sa langue a effleuré la mienne.

Berk !

Je me suis aussitôt reculée et je me suis essuyée.

– Pourquoi t'as fait ça ?

– C'était agréable, non ?

– Je ne veux pas sentir ta langue !

– Pourquoi ?

– Parce que...

J'ai frissonné à cette simple idée.

– Parce que ta salive va se mélanger avec la mienne.

– Et alors ? C'est le but du jeu.

J'ai réfléchi.

– Alors ? a insisté Callum.

J'ai froncé les sourcils.

– Bon d'accord ! Ah, qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi !

Callum m'a souri. Il y avait cette lueur dans ses yeux. C'est toujours comme ça avec lui. Je ne sais jamais s'il se moque de moi ou pas. Avant que j'aie le temps de changer d'avis, j'ai senti les lèvres de Callum sur les miennes. Aussi douces que la première fois. Après un moment, j'ai commencé à trouver que ce n'était pas si désagréable. C'était même plutôt pas mal. J'ai fermé les yeux et j'ai commencé à rendre son baiser à Callum. Sa langue s'est enroulée sur la mienne. Elle était chaude et humide, mais ça ne m'a pas dégoûtée. Et même ma langue s'est mise à bouger aussi. Je me sentais bizarre. Mon cœur battait de plus en plus fort dans ma poitrine. Et tressautait. J'avais des nœuds dans l'estomac. J'ai reculé.

– Ça suffit maintenant !

– Désolé.

– Pourquoi tu t’excuses ? ai-je lancé à Callum. Tu n’as pas aimé ?

Callum a haussé les épaules.

– Si.

J’étais déçue. Je ne savais même pas pourquoi.

– Tu avais déjà embrassé des filles avant moi ?

– Non.

– Des filles primas ?

– Non.

– Des filles nihils ?

– Non, je te dis que non.

Callum a pris un air exaspéré.

– Alors pourquoi tu voulais m’embrasser ?

– On est amis, non ?

Je me suis détendue et j’ai souri.

– Ben oui, on est amis.

– Et si tu peux pas embrasser tes amis, alors qui tu vas embrasser ?

Je me suis tournée vers la mer. Elle brillait comme un miroir brisé dont chaque fragment étincellerait. Je ne me lassais jamais de la beauté de la mer et du sable. J’aimais la brise qui me caressait le visage. La plage privée de mes parents était le plus bel endroit au monde. Ces quelques kilomètres de côtes nous appartenaient. Quelques panneaux indiquant l’entrée d’une propriété privée et une clôture en bois dissuadaient les visiteurs. Callum et moi avions pratiqué une ouverture dans la clôture.

Et Callum était la personne que j’aimais le plus au monde.
Callum.

Il me regardait avec cette drôle d’expression sur son visage.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Rien.

– Tu penses à quoi ?

– À toi et moi.

– Et ?

Callum a regardé les vagues.

– Quelquefois, j'aimerais que nous soyons seuls au monde.

– On passerait tout notre temps à se disputer, l'ai-je taquiné.

Il est resté silencieux un instant.

– Sephy, m'a-t-il soudain demandé, tu n'as jamais envie de... t'échapper ? De sauter sur le premier bateau ou dans le premier avion venu et de fuir cet endroit...

– Pour aller où ?

– Je ne sais pas, a répondu Callum avec amertume. Le monde est partout pareil...

– Ce n'est pas si mal ici...

– Hmm. Ça dépend de quel point de vue on se place, a répliqué Callum. Tu es du bon côté, Sephy. Pas moi.

Je n'ai rien trouvé à répondre. Nous sommes restés silencieux.

Au bout d'un moment, j'ai lancé :

– De toute façon, où que tu ailles, j'irai avec toi. Même si tu en as marre de moi.

Callum a soupiré. Son soupir venait de loin. J'ai eu le sentiment d'avoir échoué à un test.

– On ferait mieux de travailler. Quel est le programme pour aujourd'hui ?

J'étais déçue. Une fois encore. Mais quoi ? Qu'est-ce que j'attendais ? Une phrase du genre : *Je n'en aurai jamais marre de toi, Sephy, tu es si drôle, si jolie, si intelligente !*

Mais oui, bien sûr !

– Alors on fait quoi aujourd’hui ? a répété Callum, impatientement.

– Callum... Le soleil est trop chaud et la mer trop bleue ! Je n’ai pas envie de travailler, moi ! Et puis, ça y est, tu as été reçu à l’examen d’entrée, alors pourquoi tu ne te donnes pas un peu de repos !

– Je ne veux pas que les professeurs aient une bonne excuse pour me virer.

– Tu n’as pas encore commencé les cours et tu parles déjà de te faire virer ?

J’étais déconcertée. Pourquoi se montrait-il si cynique quand il parlait de mon collègue ?

– Tu n’as pas à t’inquiéter. Tu as été reçu. Tu as été accepté.

– Reçu, oui. Accepté, c’est autre chose, a lâché Callum. Et puis je veux en savoir le maximum pour ne pas passer pour un parfait crétin.

– Eh ! me suis-je soudain écriée. Tu seras peut-être dans ma classe ? Oh, ce serait génial !

– Tu le penses vraiment ?

J’ai essayé – sans y parvenir – de ne pas montrer que j’étais vexée.

– Pas toi ?

Callum m’a souri.

– Tu réponds à une question par une autre...

– Et alors ?

Me prenant par surprise, Callum m’a poussée. Je suis tombée en arrière sur le sable. Je me suis relevée sur les genoux.

– Tu me cherches ?

– Non, pas du tout, a souri Callum.

Nous avons éclaté de rire. Je me suis arrêtée la première...

– Callum... Tu ne voudrais pas être dans ma classe ?

- Il a baissé la tête.
- C’est un peu humiliant pour nous, les Nihils, d’être casés dans les classes de bébés.
- Qu’est-ce que tu veux dire ? Je ne suis pas un bébé !
Je me suis redressée et je l’ai assassiné du regard.
- Sephy, j’ai quinze ans ! Dans six mois j’en aurai seize et ils me mettent avec les douze-treize. Ça te ferait quoi, à toi, de te retrouver avec des plus jeunes que toi ?
- Euh... je...
- Je me suis rassise.
- Je vais avoir quatorze ans dans trois semaines, ai-je dit d’un ton boudeur.
- Ce n’est pas le problème, Sephy, tu le sais.
- Mais ils t’ont expliqué pourquoi. Vous avez tous au moins une année de retard...
- La faute à qui ? s’est exclamé Callum avec amertume. Il y a encore quelques années, nous n’avions le droit d’aller que dans des écoles réservées aux Nihils, et jusqu’à quatorze ans seulement, lesquelles écoles disposent de dix fois moins de fonds que les vôtres.
- Je n’avais rien à répondre à ça.
- Je suis désolé, je ne voulais pas te vexer.
- Je ne suis pas vexée, ai-je soupiré. Est-ce que tu as des amis de ton ancienne école qui ont réussi l’examen ?
- Non, aucun. Et je n’aurais pas réussi non plus sans ton aide.
- Il avait prononcé cette phrase comme une accusation. J’avais envie de m’excuser et je ne savais même pas de quoi.
- Callum a soupiré.
- On travaille, maintenant ?
- D’accord.

J'ai ouvert mon cartable.

– Tu veux faire quoi ? Maths ou histoire ?

– Maths, j'aime bien les maths.

– Berk !

J'ai secoué la tête.

– Comment peut-on aimer les maths ? Moi je préfère les langues et la biolo. La sociologie aussi et la chimie. Les maths, c'est ce que je déteste le plus avec la physique. Mais bon, si tu veux faire des maths... je vais te dire ce que j'ai révisé la semaine dernière, comme ça tu pourras m'expliquer.

Callum a ri.

– Tu devrais comprendre les maths. C'est une forme de langue. C'est un langage universel.

– Qui a dit ça ?

– Toutes les personnes un peu sensées. Compte toutes les différentes langues parlées sur Terre. La seule qui ne change pas, qui soit compréhensible de tous, c'est les maths. Et c'est probablement la même chose sur les autres planètes.

– Quoi ?

– Oui, c'est grâce aux maths qu'on pourra communiquer avec les extraterrestres.

J'ai regardé Callum. Parfois, quand je discutais avec lui, les dix-sept mois qui nous séparaient me paraissaient un véritable fossé.

– Tu te moques de moi ?

Callum s'est contenté de sourire. J'ai froncé les sourcils.

– Arrête ! Tu me donnes mal à la tête. Pourquoi est-ce qu'on ne se plonge pas tout simplement dans le livre de maths au lieu de parler d'extraterrestres ?

– D'accord. Mais tu sais, Sephy, tu devrais regarder plus loin que le bout de ton nez. Tu devrais ouvrir ton esprit et

penser à ce qui se passe autour de toi. Loin de toi. Dans le futur, par exemple.

– J’ai toute la vie pour penser au futur, ai-je rétorqué. Je commencerai quand je serai aussi vieille que toi. Et je te ferai remarquer que j’ai l’esprit très ouvert.

– Tu crois ça ? m’a lentement demandé Callum. Tu sais, dans la vie, il n’y a pas que nous les Nihils et vous les Primas...

J’ai eu un pincement au cœur. Les mots de Callum me blessaient. Pourquoi ?

– Ne dis pas ça...

– Quoi ?

– *Nous* les Nihils et *vous* les Primas.

J’ai secoué la tête.

– On dirait que... c’est comme si tu étais dans une maison et moi dans une autre. Et qu’un immense mur nous séparait.

Le regard de Callum s’est perdu dans les vagues.

– C’est peut-être le cas.

– Non, c’est faux. Nous pouvons décider de faire autrement. J’aurais aimé que Callum se tourne vers moi.

– Si c’était aussi simple.

– Ça l’est.

– Peut-être de ta place à toi.

Callum a enfin posé les yeux sur moi, mais son regard m’a empêché de prononcer les mots qui me venaient. Et puis tout à coup, son visage s’est éclairé et il m’a souri.

– Tu es si jeune, Sephy.

– J’ai à peine un an et demi de moins que toi, ai-je râlé. Arrête de me rabaisser. On me le fait assez à la maison.

– D’accord, d’accord.

Callum a levé la main comme pour demander un arrêt de jeu.

– Mettons-nous aux maths.

J'ai ouvert mon livre à contrecœur. Callum s'est rapproché jusqu'à ce que nos bras se touchent. Sa peau était tiède, presque chaude... ou était-ce la mienne ? Je n'aurais pas su le dire. Je lui ai tendu le livre ouvert et la leçon sur les polygones a immédiatement capté son attention.

Callum était la seule personne au monde à qui je pouvais parler à cœur ouvert. Alors pourquoi me sentais-je aussi... à côté de la plaque ? Comme s'il me laissait en arrière. Il paraissait avoir vieilli tout à coup. Pas seulement en âge, mais en expérience.

Je ne voyais pas les choses comme lui. Je voulais que rien ne change entre nous. Jamais. Mais c'était comme demander à la mer de rester immobile.

– Comment on calcule cet angle ? m'a demandé Callum en posant le doigt sur un triangle isocèle.

Je me suis secouée. Il n'y aurait jamais de nuage entre Callum et moi. Je ne laisserai pas une chose pareille arriver. Callum non plus. Il a autant besoin de notre amitié que moi.

Besoin... C'était une étrange manière de présenter les choses. Comme si on avait besoin d'une amitié ! C'était absurde. J'avais des amis au collège. Et une grande famille avec des cousins, des oncles, des tantes, des tas de grands-trucs et de grands-machins à qui je devais envoyer des cartes pour Noël et leur anniversaire. Mais ce n'était pas pareil que Callum.

Il m'a regardée avec impatience. Je lui ai souri. Il a écarquillé les yeux et m'a souri à son tour.

– Comme ça, ai-je commencé à expliquer.

Et nous nous sommes tous deux penchés sur le livre.

– Nous ferions mieux de rentrer, avant que ta mère ne lance toutes les polices du pays à ta recherche, a dit Callum.

– Tu as raison.

J’ai pris mes sandales et je me suis levée. J’ai eu une idée :

– Pourquoi on n’irait pas chez toi ? Ça fait longtemps que je n’y suis pas allée. Je pourrai appeler ma mère et...

– Il ne vaut mieux pas, m’a interrompue Callum.

Il avait commencé à secouer la tête dès que j’avais ouvert la bouche. Il a ramassé mon sac et l’a jeté sur son épaule.

– Avant, on était tout le temps l’un chez l’autre.

– Avant, c’était avant.

– Et pourquoi je ne viens plus chez toi ? Tes parents ne veulent plus me voir ?

– Bien sûr que si.

Callum a haussé les épaules.

– Mais la plage, c’est mieux.

J’ai insisté.

– C’est à cause de Lynette ? Parce que si c’est à cause d’elle, tu sais, moi ça m’est égal de voir ta sœur... euh...

Callum marchait devant moi. Il s’est retourné.

– De voir ma sœur quoi ?

J’ai haussé les épaules.

– Rien... je suis désolée.

– Ça n’a rien à voir avec Lynette ! a affirmé Callum.

Je suis restée silencieuse. J’avais la langue un peu trop bien pendue aujourd’hui. Nous avons gravi les marches de pierres usées et polies par les années. Nous nous éloignons de la mer. J’ai regardé, par-delà la prairie, la grande maison qui surplombait la falaise. La résidence secondaire de mes parents. C’est là que ma sœur et moi vivions avec ma mère, la plupart du temps. J’ai fait semblant de ne pas remarquer que

Callum ralentissait le pas. La bâtisse se dressait comme un géant devant nous. Il n'y avait pas à s'étonner que je préfère sa maison à la mienne. Callum s'est arrêté.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

– C'est juste que... ce n'est pas grave. Serre-moi contre toi.

Callum avait besoin d'affection cet après-midi. Après un moment d'hésitation, j'ai préféré ne pas poser de questions. Callum n'était pas comme d'habitude. Comme si l'étincelle de son regard s'était éteinte. Il a passé nerveusement sa main dans ses cheveux. J'ai ouvert les bras et les ai refermés sur lui. J'ai posé ma tête sur son épaule. Il m'a serrée trop fort, mais je ne me suis pas plainte. J'ai retenu ma respiration. Alors que j'allais lui demander de me lâcher, il a desserré son étreinte.

– Je m'arrête là, a-t-il dit.

– Accompagne-moi au moins jusqu'au jardin.

– Pas ce soir.

Callum a secoué la tête.

– Je dois y aller.

Il m'a rendu mon cartable.

– On se voit après les cours demain ? à l'endroit habituel ?
n'ai-je pu m'empêcher de demander.

Callum a haussé les épaules. Il s'éloignait déjà.

– Callum, attends ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mais Callum s'était mis à courir. De plus en plus vite. Les mains collées sur ses oreilles. Que se passait-il ? J'ai pris le chemin qui menait à la maison de mes parents, tête baissée, perdue dans mes interrogations.

– Perséphone ! Rentre à la maison ! Tout de suite !

Maman. Elle descendait les marches du perron, le visage courroucé. Comme d'habitude. Elle n'avait apparemment pas

eu sa dose d'alcool. Quand elle ne buvait pas assez, elle était de mauvaise humeur. Je me suis retournée, mais Callum était déjà hors de vue. Ce n'était pas plus mal. Maman m'a saisi le bras de ses doigts osseux. On aurait dit une pince de crabe.

- Ça fait une demi-heure que je te cherche !
- Tu aurais dû crier plus fort. J'étais sur la plage.
- Ne sois pas insolente. Je t'avais demandé de ne pas t'éloigner.

Maman m'a tirée de force vers l'escalier.

- Aïe !

Je m'étais cognée contre une marche. J'ai voulu me pencher pour me frotter le tibia mais Maman continuait à monter et elle ne m'avait pas lâchée.

- Eh, arrête ! Je ne suis pas une valise !
- Je me suis dégagée.
- Rentre à la maison ! Tout de suite !
 - Y a pas le feu !
 - Tu es punie jusqu'à la fin de la journée, a aboyé Maman en entrant dans la maison.

J'étais bien obligée de la suivre.

- Et pourquoi je suis punie ?
- Parce que je l'ai décidé !
- Qu'est-ce que j'ai...
- Cesse de poser des questions !

J'ai jeté un regard noir à Maman, mais elle ne l'a même pas remarqué. Mes colères glissaient sur elle comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Dès que la porte d'entrée a été refermée, la maison est devenue sombre. Maman fait partie de ces femmes qui savent fermer une porte tout doucement en donnant l'impression qu'elles la claquent. Chaque fois

qu'elle me regardait, je l'entendais regretter que je ne sois pas un peu plus féminine et bien élevée, comme mon affreuse grande sœur, Minerva. Je l'appelais Minnie, pour aller plus vite et aussi parce que ça la mettait hors d'elle. Minerva aimait autant cette maison que je la détestais. Elle la trouvait « majestueuse ». Je la comparais plutôt à un musée du mauvais goût, avec toutes ces fausses fleurs, et les piliers de marbre sculpté que les magazines de décoration adoraient venir photographier.

Peu importait. Grâce à Callum, j'allais passer le reste de la journée avec mon secret.

Il m'avait embrassée.

Callum m'avait embrassée.

Yahou !

Mais une pensée m'empêchait d'être complètement heureuse... si seulement Callum et moi n'étions pas toujours obligés de nous cacher pour nous voir.

Si seulement Callum n'était pas un Nihil !

Callum

« Je vis dans une maison avec des murs en or, des tours en argent et des sols en marbre... »

J'ai ouvert les yeux et j'ai regardé la façade.

Mon estomac s'est noué. J'ai refermé les paupières.

« Je vis dans un manoir, avec des millions de fenêtres à croisées de plomb, une piscine, des écuries, un parc de plusieurs hectares... »

J'ai ouvert un œil. Toujours rien.

« Je vis dans une maison à deux étages, avec une grosse cloche sur la porte d'entrée et un petit jardin dans lequel nous faisons pousser des légumes. »

J'ai ouvert l'autre œil. Ça ne marchait jamais. Je me tenais devant notre maison. Enfin, « maison » était un bien grand mot... Chaque fois que je revenais de chez Sephy, j'étais démoralisé. Pourquoi est-ce que ma famille à moi vivait dans un taudis ? Pourquoi est-ce que les Nihils n'habitaient jamais dans des demeures comme celle de Sephy ?

Un sentiment de honte, que je connaissais bien, m'a envahi. Je me suis forcé à détourner le regard. Forcé à poser les yeux sur le chêne et le bouleau qui bordent notre rue. Puis j'ai levé les yeux vers le nuage solitaire qui dansait dans le ciel et le moineau qui volait sans penser à rien.

« Tu peux le faire, tu peux... tu peux... tu peux. »

J'ai une fois de plus clos les paupières. J'ai pris une longue inspiration.

Je me suis forcé à pousser la porte et à entrer chez moi.

– Où étais-tu passé, Callum ? J'étais inquiète.

Maman s'est précipitée vers moi. Il n'y avait pas d'entrée ni de couloir, comme chez Sephy. Après avoir passé la porte d'entrée, on se retrouvait directement dans le salon, avec son tapis usé jusqu'à la corde et son minuscule canapé. Le seul meuble de valeur dans cette pièce était la table de chêne. Papa l'avait fabriquée des années auparavant. Il l'avait sculptée, montée, polie lui-même. Cette table représentait beaucoup de travail et de patience. Un jour, la mère de Sephy avait voulu l'acheter mais Maman avait refusé de s'en séparer.

– Alors ? a répété Maman. J'attends, Callum. Où étais-tu passé ?

Je me suis attablé sans regarder Maman. Papa, lui, ne se préoccupait pas de moi. Ni de rien d'ailleurs. Il était concentré sur son assiette. Jude, mon frère, âgé de dix-sept ans, m'a adressé un sourire entendu. Il était vraiment énervant. Je n'avais pas envie de le regarder, lui non plus.

– Il était avec sa petite copine primite ! a-t-il lancé.

Je l'ai assassiné du regard.

Comment osait-il parler ainsi de ma meilleure amie ? *Essaie encore une fois, Jude, et je t'aplatis le nez !*

Jude a deviné mes pensées et a souri de plus belle.

– Comment je dois l'appeler alors, hein ? C'est le mot copine qui te dérange ?

Il ne les appelait jamais les Primas. Toujours les *Primates*.

– Va te faire foutre !

– Callum ! Ne parle pas comme ça à t...

Maman n'a pas laissé Papa terminer sa phrase.

– Callum, tu étais encore avec elle ? s'est-elle écriée, une lueur féroce dans les yeux.

– Non, Maman, je me suis promené, c'est tout.

Maman a posé sans délicatesse la poêle sur la table. Papa, en se resservant, a renversé la moitié du plat à côté de son assiette. Il n'a pas fallu plus d'une seconde à Jude pour ramasser ce qui était tombé et une autre seconde pour tout enfourner.

Tout le monde l'a regardé. Même Lynette. Ce qui n'était pas rien. Ma sœur ne sortait quasiment jamais de son monde imaginaire.

– Comment se fait-il que les seules fois où tu te montres rapide, c'est quand il y a de la nourriture en jeu ? a demandé Maman, en faisant une grimace entre le dégoût et l'amusement.

– C'est ce qu'on appelle la motivation, Maman, a rétorqué Jude en souriant.

C'est le rire qui l'a emporté ; Maman n'a pas pu s'en empêcher.

– Je vais t'en donner, moi, de la motivation, mon garçon.

Pour une fois, j'étais reconnaissant envers Jude d'avoir détourné l'attention. Plus personne ne pensait à m'interroger sur mon emploi du temps de l'après-midi. Lynette était déjà repartie dans ses rêves, la tête penchée, les yeux fixés sur ses genoux.

– Eh, Linnie... l'ai-je doucement appelée.

Elle m'a regardé, a brièvement souri et a de nouveau penché la tête.

Ma sœur me ressemble : nous avons les mêmes cheveux châtain clair, les mêmes yeux gris. Les cheveux de Jude sont noir corbeau et ses yeux brun foncé. Il tient de Maman. Lynn et moi, on ne ressemble ni à Papa, ni à Maman. C'est peut-être pour ça que nous avons toujours été proches tous les deux. Plus proches que je ne l'ai jamais été de Jude. Lynette s'occupait de moi quand Maman ne pouvait pas m'emmener au travail avec elle. À présent, elle n'était même plus capable de s'occuper d'elle-même. Elle était un peu « simple ». Elle avait l'apparence de son âge, vingt ans, mais son esprit n'était pas là. Elle est avec les fées, disait toujours Grand-Mère.

Elle n'a pas toujours été comme ça.

Il y a trois ans, elle a eu un accident. Ce jour-là, ma sœur est partie. La sœur que je connaissais a disparu. Depuis, elle n'est plus sortie et n'a presque plus parlé. Elle se contente d'être là. Elle est perdue dans son monde. Un monde auquel nous n'avons pas accès. Un monde dont elle ne sort que

rarement et jamais pour très longtemps. Mais son visage serein semble indiquer que ce monde est plutôt agréable.

Parfois, je me suis demandé si ça ne valait pas le coup de devenir fou, pour être heureux. Parfois, je l'ai enviée.

– Alors, où étais-tu passé tout ce temps ?

Maman revenait à la charge.

Et moi qui croyais que je m'en étais tiré sans dommage ! J'aurais dû deviner qu'elle n'allait pas laisser tomber aussi facilement. Quand elle a un truc dans la tête...

– Je me suis promené, c'est tout. Je te l'ai déjà dit.

– Hmm...

Maman a plissé les yeux mais elle a tourné les talons pour aller chercher les steaks hachés. Intérieurement, j'ai poussé un soupir de soulagement. Maman devait être fatiguée.

Lynette m'a adressé un sourire secret. Elle a posé sa fourchette sur les spaghettis enroulés dans son assiette.

– Alors Callum ? m'a demandé Papa, avec enthousiasme. Tu es prêt pour l'école demain ?

C'était comme s'il n'avait même pas remarqué la tension qui régnait.

– Oui, Papa. Tout à fait prêt, ai-je marmonné en me servant un verre de lait pour éviter de croiser son regard.

– Ça sera dur, mon fils, mais c'est un début. Mon fils va au collège de Heathcroft ! C'est incroyable !

Il a bombé le torse et m'a regardé avec fierté.

– Je pense toujours que c'est une erreur, a lâché Maman.

– Pas moi, a déclaré Papa.

Il ne souriait plus.

– Callum n'a pas besoin d'aller dans une école de Primas. Nous avons des établissements pour nous, a répliqué Maman. Nous n'avons pas besoin de nous mélanger avec eux.

– Qu'est-ce qu'il y a de mal à se mélanger ? ai-je demandé, surpris.

– Ça ne marche pas ! a affirmé Maman d'un ton sans réplique. Tant que les collègues seront dirigés par des Primas, les Nihils y seront traités comme des moins que rien. Nous devrions créer nos propres écoles au lieu de tout attendre des Primas.

– Tu ne pensais pas ainsi avant, a dit Papa.

– Je ne suis plus aussi naïve, c'est tout !

J'ai ouvert la bouche, mais les mots sont restés au fond de ma gorge. C'était très confus dans ma tête. Si j'avais entendu un Prima tenir ce genre de propos, je l'aurais traité de tous les noms. Il me semblait que notre société pratiquait la ségrégation depuis des siècles et que ça n'avait rien donné de bon. Quelle solution pourrait satisfaire les Primas et les Nihils qui partageaient l'avis de Maman ? Des pays séparés ? Des planètes séparées ? Pourquoi la différence effrayait-elle autant ?

– Meggie, si notre fils veut réussir dans la vie, il doit suivre les cours d'un collège de Primas. Apprendre à jouer leur jeu avec leurs règles à eux. Il devra apprendre à être meilleur qu'eux, c'est tout.

– C'est tout ?

– Est-ce que tu ne désires pas qu'il réussisse là où nous avons échoué ? a lâché Papa, agacé.

– Comment oses-tu me demander une telle chose ? Si tu crois...

– Je suis sûr que tout va bien se passer, Maman, suis-je intervenu. Ne t'inquiète pas.

Maman a serré les dents. L'orage grondait. Elle a ouvert le réfrigérateur, a pris une bouteille d'eau et a refermé la porte violemment. Elle était en colère. Mon entrée au collège des Primas était le seul sujet de dispute que je connaissais à mes parents. Maman a dévissé le bouchon et a versé l'eau dans

la cruche en grès qu'elle avait modelée la semaine précédente. L'eau a coulé en éclaboussant la table, mais Maman n'y a prêté aucune attention.

– Tu vas bientôt te croire trop bien pour nous ! s'est exclamé mon frère en me donnant un coup de poing dans le bras. Fais gaffe de ne pas prendre la grosse tête.

– Ça ne lui arrivera pas ! a souri Papa. Hein, mon fils ? Et tu te tiendras bien dans ton nouveau collègue. Tu seras notre représentant, à nous, les Nihils !

Pourquoi est-ce que je devais représenter tous les Nihils ?

Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas me contenter de me représenter moi ?

– Tu dois leur montrer qu'ils se trompent à notre sujet ! Prouve-leur que nous sommes des gens bien, a continué Papa.

– Il n'a pas besoin d'aller dans ce fichu collègue pour leur prouver ça ! a grommelé Maman.

Du lait, de l'eau, de l'eau, du lait. C'est tout ce que nous avons comme boisson. À moins que l'argent vienne à manquer et en ce cas, nous n'avions plus que de l'eau. J'ai levé mon verre de lait sous mon nez. Je pouvais presque sentir le parfum du jus d'orange qu'ils buvaient chez Sephy. Sa mère et son père buvaient du vin, les enfants des jus de fruits ou de la bière au gingembre. Je n'avais pas oublié la première fois que Sephy m'avait fait goûter du jus d'orange. C'était glacé et si doux ; j'avais gardé longtemps chaque gorgée dans ma bouche. Après ça, Sephy m'en faisait boire dès qu'elle le pouvait. Elle ne comprenait pas pourquoi j'aimais autant ça. Elle n'a toujours pas compris, je pense.

J'ai fermé les yeux et j'ai bu une gorgée. Ici, le jus de fruit venait manifestement des pis d'une vache. Je n'avais pas assez d'imagination pour transformer du lait en jus d'orange.

– Il sera bientôt aussi crétin que les Primates, a lancé Jude en me frappant de nouveau exactement au même endroit.

J'ai posé mon verre et je l'ai regardé.

– Allez viens, a murmuré Jude de façon à ce que je sois le seul à l'entendre.

J'ai posé mes mains sur mes cuisses.

– Alors t'as un problème ? m'a taquiné Jude.

Sous la table, mes jointures étaient douloureuses tellement je serrais les poings. Depuis que j'avais réussi l'examen d'entrée de Heathcroft, Jude n'arrêtait pas de me chercher. Il me provoquait sans cesse, essayant de me pousser à me battre avec lui. Jusqu'à présent, j'avais résisté à la tentation, mais de justesse. Si nous en arrivions à nous battre, ce ne serait pas pour rire. Je le détestais. J'avais tout le temps envie de fuir. De fuir loin. Je ne pouvais pas me lever et sortir de table, alors je fuyais autrement...

Sephy... Sephy sur la plage... les maths... notre baiser. J'ai souri en me rappelant comme elle avait insisté pour que je m'essuie la bouche avant de l'embrasser. Elle m'avait fait rire.

C'est bien, Callum... retrouve Sephy... sors de cette maison...

Elle m'avait fait rire...

– Tu n'as pas écouté un mot de ce que je viens de te dire, Callum, n'est-ce pas ?

La voix de Maman m'a ramené à la réalité.

– Si, j'écoutais, ai-je prétendu.

– Alors ?

– Mon nouvel uniforme est sur ma chaise, je dois me lever très tôt et prendre une douche avant de m'habiller. Mes cahiers sont dans mon cartable sous mon lit, ai-je débité.

– Tu m'as entendue, ce qui ne veut pas dire que tu m'écoutes, a répliqué Maman.

J'ai souri.

– C'est quoi la différence ?

– Ma réaction !

Maman a souri à son tour avant de s'asseoir. L'ambiance n'était pas au beau fixe, mais c'était mieux que cinq minutes plus tôt.

Papa a secoué la tête.

– Un de mes fils à Heathcroft ! C'est incroyable ! a-t-il répété.

– Tais-toi et mange ! l'a rembarré Maman.

Papa l'a regardée et a éclaté de rire. Tout le monde l'a imité, sauf Lynette.

J'ai enfourné une grosse bouchée de pâtes et de steak. J'avais hâte d'être au lendemain. J'entrais au collège. J'avais une chance de faire quelque chose de ma vie. Une chance de devenir quelqu'un. Quand j'aurai des diplômes, plus personne ne pourra se retourner sur moi et affirmer : « Tu n'es pas assez intelligent ! » Plus personne. J'étais dans l'ascenseur. Quand j'aurai des diplômes, plus rien ne me séparera de Sephy. Plus rien.

S e p h y

J'ai fermé les programmes et attendu que mon ordinateur s'éteigne, en bâillant. J'avais l'impression que ça lui prenait une éternité. L'écran a fini par s'obscurcir. J'ai déconnecté le moniteur et les haut-parleurs. Un verre d'eau et au dodo.

Demain, c'était la rentrée. Cette seule idée m'a démoralisée. J'allais retrouver mes amis et nous allions discuter des

éternels mêmes sujets : les endroits où nous avons passé les vacances, les films que nous avons vus, les fêtes auxquelles nous avons été invités, et très vite, j'aurai l'impression de ne jamais avoir quitté le collège. Les mêmes visages, les mêmes professeurs, les mêmes, les mêmes !

Mais ce n'était pas tout à fait vrai. Demain, il y aurait une grande nouveauté : quatre Nihils, dont Callum, avaient été admis dans mon collège. Callum serait peut-être dans ma classe. Et si ce n'était pas le cas, nous aurons forcément quelques cours en commun. J'allais retrouver mon meilleur ami, demain, au collège. Cette seule pensée me donnait envie de sourire comme une imbécile.

– Oh mon Dieu, faites que Callum soit dans ma classe, ai-je murmuré.

Je suis sortie de ma chambre.

Callum dans ma classe. Ce serait génial !

J'avais hâte de lui montrer les terrains de sport, la piscine, les salles de musique, la cantine et les labos de science. Je lui présenterai tous mes amis. Quand ils le connaîtront, ils le trouveront formidable.

J'ai descendu les marches en prenant garde de ne pas les faire grincer. Je n'avais aucune envie de croiser Maman. Elle était si mal dans sa peau. Je ne la comprenais pas. Je me rappelais quand elle était souriante, qu'elle nous faisait des câlins, qu'elle riait. Mais c'était il y a bien longtemps. Depuis trois ans, elle avait complètement changé. Son sens de l'humour avait disparu et ses lèvres, à présent, ne se desserraient que pour crier et se plaindre.

J'ai secoué la tête. Si c'était ça vieillir, je préférais éviter. Mais bon, Papa, lui, était toujours drôle. Enfin, quand il était à la maison, ce qui était plutôt rare. Tous les adultes que je

rencontrais pour la première fois me disaient à quel point mon père était intelligent, charmant et amusant. Et qu'il était évident qu'il occuperait un jour un poste encore plus important qu'aujourd'hui. J'aurais aimé découvrir ces aspects de sa personnalité par moi-même. Un homme aux mains moites et à l'haleine fétide avait passé toute une soirée, lors de la dernière fête organisée par mes parents, à m'expliquer que bientôt mon père accéderait au poste de Premier ministre. Et que je devais être fière de lui. Ce type aurait pu gagner le concours de la personne la plus ennuyeuse du monde. Qu'est-ce que ça pouvait me faire que Papa devienne Premier ministre ? Je ne le voyais déjà presque pas. S'il devenait Premier ministre, je serais obligée de le regarder à la télé pour me rappeler à quoi il ressemblait.

– Ces pourritures de gauchistes de la communauté pangéenne me rendent malade ! Ils ont exigé que nous ouvrions nos écoles aux Nihils, nous l'avons fait. Ils ont voulu que la police et l'armée recrutent des Nihils, nous avons obéi. Et ils ne sont toujours pas satisfaits. Quant à la Milice de libération, on aurait pu croire que laisser entrer quelques Néants dans nos collèges les aurait calmés, mais ça n'a servi à rien !

Je me suis immobilisée au bas des escaliers. C'était la voix de Papa. Il était en colère.

– Ils n'en ont jamais assez. Maintenant que nous avons accédé à une de leurs demandes, ils en veulent plus. Et ils ne s'arrêteront jamais !

Une autre voix. Papa avait un invité.

– Bon sang ! Je savais que plier devant les exigences de la Communauté économique pangéenne était une erreur. Que Dieu nous préserve des gauchistes et des Néants !

J'ai grimacé. La voix de Papa était vénéneuse. Je ne l'avais jamais entendu parler de cette façon. *Les Néants*. Quelle hor-

rible expression. Mon ami Callum n'était pas un « Néant ». Il était...

– La Milice de libération s'impatiente. Ils exigent...

– Mais qui sont-ils au juste ? a interrompu Papa. Qui dirige cette organisation ?

– Je ne sais pas, monsieur. Nous avons essayé de les infiltrer mais ils sont très prudents. Chaque groupe de la Milice est séparé en sections. Ils ont de multiples points de chute. Ils ne communiquent jamais directement entre eux. Impossible de deviner qui sont les dirigeants.

– Je ne veux pas d'excuses, mais des réponses. C'est pour ça que je vous paye ! Je ne vais quand même pas risquer ma place au gouvernement à cause de terroristes minables !

– Ils se nomment eux-mêmes les combattants de la liberté.

– Je me fiche de savoir s'ils se prétendent descendants de l'ange Shaka. Ils me dérangent, et je veux qu'ils soient éliminés. Tous.

Silence.

– J'y travaille, monsieur.

Papa a émis un ricanement.

– Monsieur, à propos de nos réunions... C'est de plus en plus risqué. Nous devrions trouver un autre moyen de communiquer.

– J'ai besoin de vous rencontrer au moins une fois par mois.

– Mais je mets ma vie en danger, à chaque fois, a protesté l'homme.

– Je ne veux pas le savoir. Vous pouvez m'envoyer des mails ou me téléphoner aussi souvent que vous le souhaitez, mais je veux continuer à vous voir une fois par mois ! C'est bien compris ?

L'homme a laissé un silence avant de murmurer :

– Bien, monsieur.

Sur la pointe des pieds, je me suis approchée du bureau de mon père. Je voulais savoir à qui il parlait.

– Des Néants entrent au collège de ma fille demain...

J'imaginai Papa en train de secouer la tête.

– ... si mon plan ne fonctionne pas, j'aurai bien du mal à me faire réélire l'an prochain. Ils n'hésiteront pas à me crucifier.

– Seuls trois ou quatre ont été admis à Heathcroft, je crois ? a demandé l'homme mystérieux.

– C'est trois ou quatre de trop, a lâché Papa d'un ton dégoûté. Je ne pensais pas qu'ils réussiraient cet examen d'entrée. Sinon, je n'aurais jamais fait voter cet amendement à la loi sur l'éducation.

Chacun de ses mots me blessait profondément. Mon cœur se brisait en petits morceaux. Papa... mon père...

– Moins d'une vingtaine de Nihilis ont été reçus à l'échelle nationale, a fait remarquer l'homme. Ce n'est pas beaucoup.

– Quand je voudrai votre avis, je vous le demanderai, l'a rembarré Papa.

Savait-il que Callum était un des Nihilis qui avaient réussi l'examen ? Est-ce que ça lui importait ? Sans doute pas. Je me suis approchée un peu plus. J'ai capté le reflet de Papa dans le grand miroir de l'entrée. Je ne voyais que le dos de son invité. C'était un Nihil. Il avait des cheveux blonds attachés en queue-de-cheval. Il portait une veste en mouton retourné et de grosses bottes ornées de chaînes argentées. C'était la première fois que je voyais un Nihil chez nous, si j'exceptais les domestiques. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Qui était-il ? C'était absurde. Leur conversation était absurde.

J'ai fait encore un pas. Je ne quittais pas le grand miroir des yeux. Je n'aurais pas dû.

Je me suis pris le pied dans le fil du téléphone. Le combiné a glissé, mais n'est pas tombé. Ça n'a pas fait beaucoup de bruit, mais suffisamment pour que Papa tourne la tête et m'aperçoive dans le miroir.

– Sephy ! Au lit ! Tout de suite.

Papa n'a pas attendu que je remonte pour se lever et claquer la porte de son bureau. Je n'avais pas encore réagi quand la porte s'est rouverte. Papa venait vers moi. Il avait pris soin de refermer derrière lui.

– Qu'as-tu vu ? m'a-t-il demandé d'une voix sèche.

– Quoi ?

– Qu'as-tu vu ?

Papa m'a attrapée par l'épaule. Il me postillonnait dans le visage.

– R... rien.

– Qu'as-tu entendu ?

– Rien, Papa. J'avais soif. Je suis descendue me chercher un verre d'eau.

Les yeux de Papa étincelaient de rage. On aurait dit qu'il avait envie de me frapper.

– Je te jure, je n'ai rien vu, rien entendu.

Papa a laissé passer un long moment, une éternité, avant de me lâcher. Son visage s'est lentement apaisé.

– Je peux aller me chercher à boire, maintenant ?

– Oui. Et remonte te coucher.

Je suis allée jusqu'à la cuisine, mais je n'avais plus soif du tout. Mon cœur cognait violemment contre mes côtes, mes oreilles bourdonnaient. Je savais que Papa m'observait. Je me suis versé un verre d'eau. Je n'étais plus dans le champ

de vision de mon père, mais j'avais l'impression qu'il avait le pouvoir de voir à travers les murs.

Je suis ressortie, le verre à la main.

– Princesse, attends, m'a rappelée Papa.

Je me suis immobilisée.

– Je suis désolé de m'être énervé.

Papa a eu un sourire forcé.

– ... j'ai beaucoup de travail en ce moment.

– Ce n'est pas grave, ai-je murmuré.

– Tu es toujours ma princesse, tu sais.

Papa m'a prise dans ses bras.

J'ai acquiescé en essayant d'oublier la boule qui obstruait ma gorge. Et en essayant de ne pas renverser mon verre.

– Va au lit, maintenant.

J'ai remonté les marches. Papa est resté au bas de l'escalier à surveiller chacun de mes gestes.

Callum

J'ai vidé mon cartable sur mon lit. Pour la millième fois au moins. Règle, trousse, crayons, stylos, livres, cahiers, calculatrice. J'ai passé en revue la liste fournie par le collègue. Tout était en ordre. Pourtant, j'avais le sentiment étrange qu'il me manquait quelque chose. J'ai frotté la calculatrice avec un coin de ma couverture. Mais je pouvais faire ça toute la nuit, elle n'en paraîtrait pas neuve pour autant. Je me suis frotté les yeux.

Ne sois pas ingrat. Au moins tu en as une, calculatrice.

Oui, c'est déjà bien.

J'ai remis une à une mes affaires de classe dans mon cartable.

Oui, j'ai de la chance. J'ai beaucoup de chance.

Je me répétais cette phrase un milliard de fois par jour. On a frappé à ma porte. Ce ne pouvait être que Maman ou Lynette. Ce n'était pas le genre de Jude de frapper et Papa ne venait jamais. Quand il voulait me parler, il m'appelait. J'espérais que c'était Lynette.

Maman a passé la tête dans l'entrebâillement de la porte.

– Je peux entrer ?

J'ai haussé les épaules en glissant ma calculatrice dans mon cartable. Maman a refermé la porte derrière elle. Je savais déjà ce qu'elle allait faire. Et ça n'a pas manqué : elle a vidé mon cartable sur mon lit. Puis elle a soigneusement rangé mes affaires une à une. Sans un mot. Puis elle a dit :

– Quoi qu'il arrive demain, je te félicite d'avoir réussi cet examen d'entrée à Heathcroft.

Je ne m'attendais pas à ça.

– Qu'est-ce que tu veux dire par « quoi qu'il arrive demain » ?

– Rien.

Le sourire de Maman a tremblé. Puis a disparu.

– C'est juste que... je veux que tu sois... bien.

– Je le suis.

– Je ne veux pas qu'on te fasse du mal.

De quoi parlait-elle ?

– Maman, je vais juste au collège, pas à l'armée.

Maman a essayé de retrouver le sourire. Elle n'a pas réussi.

– Je sais, mais je crois que ton père et toi sous-estimez le défi que tu t'es lancé. Je ne veux pas te faire peur, mais... j'ai entendu des rumeurs...

– Quelles rumeurs ?

– Beaucoup de Primas ne sont pas très contents que des Nihils aient accès à leurs écoles. Certains sont décidés à créer des émeutes. Quoi qu’il arrive, ne réponds pas aux provocations. Ne leur donne aucune raison de te frapper ou de s’en prendre à toi.

– C’est ça qui t’inquiète ?

Maman n’a pas répondu.

– Ne t’en fais pas, ai-je repris. Je suis à Heathcroft et rien, même de la dynamite, ne pourrait m’en déloger.

– C’est bien.

Maman m’a caressé la joue. J’ai repoussé sa main.

– Maman !

– Tu es trop vieux pour ça ? s’est moquée Maman.

– Beaucoup trop vieux, ai-je répliqué.

– Trop vieux aussi pour que je t’embrasse ?

J’étais sur le point de répondre oui, mais l’expression sur son visage m’en a empêché. J’ai compris que ce baiser n’était pas pour moi, mais pour elle.

– Allez vas-y, ai-je grommelé en tendant la joue.

Silence.

Je me suis tourné pour voir pourquoi le baiser n’arrivait pas, et Maman a éclaté de rire.

– Qu’est-ce qu’il y a de drôle ?

– Je t’adore !

Maman m’a serré contre elle et a appuyé ses lèvres sur ma joue comme une forcenée. Brrr.

– N’oublie pas de mettre ton réveil !

– Je ne me couche pas tout de suite, Maman. Je descends regarder la télé.

– Pas trop longtemps alors. Tu as école demain.

Maman a dressé l'index. Puis elle a souri.

– Tu as école demain, a-t-elle répété. C'est bien. Je suis contente de pouvoir prononcer ces mots.

– Oui. Moi, je suis content de les entendre.

Nous sommes sortis de ma chambre et nous avons descendu l'escalier. Maman s'est arrêtée soudainement. J'ai failli lui rentrer dedans.

– Cal ?

– Oui, Maman ?

– Ne crois pas que je ne suis pas fière de toi... je le suis, tu sais.

– Je sais, Maman.

Elle a repris sa marche. J'ai pensé à ses derniers mots. À vrai dire, jusqu'à présent, je l'avais soupçonnée de souhaiter mon échec à l'examen. Mais j'avais réussi. Et personne ne pouvait m'enlever ça. *J'avais réussi.*

Dans le salon, Jude était attablé devant ce qui ressemblait à une carte. Maman s'est assise près de Papa et moi à côté de Lynette. Le canapé était minuscule mais confortable.

J'ai demandé à ma sœur :

– Ça va ?

Elle a acquiescé. Puis elle a froncé les sourcils. Son regard a changé. Ce regard que je connaissais si bien. J'ai détourné les yeux.

Non Lynette, non, pas ce soir.

– Lynn timer, tu te rappelles l'anniversaire de mes sept ans? ai-je débité. Tu m'avais emmené au cinéma. Nous étions seulement tous les deux et tu étais fâchée après moi parce que je ne voulais pas quitter l'écran des yeux, même pour une seconde. Tu te souviens que tu me disais que je pouvais fermer les yeux et que l'écran n'allait pas disparaître ? Lynn timer...

– Pourquoi suis-je ici ?

Les yeux gris de ma sœur se sont agrandis.

– Je ne devrais pas être ici. Je ne suis pas comme vous. Je suis une Prima.

J’ai eu la nausée, comme si je me trouvais dans un ascenseur qui aurait descendu quarante étages en moins de trente secondes. Chaque fois que je me disais que Lynette allait mieux, elle refaisait une crise. Elle nous regardait comme des étrangers et prétendait ne pas être des nôtres.

– Qu’est-ce que t’as encore ? a grogné Jude. Tu es une Nihil. Regarde la couleur de ta peau. Tu es aussi blanche que nous. Plus même.

– Non, c’est faux !

– Jude, arrête ! a ordonné Papa.

– Non, je n’arrête pas. J’en ai marre de ce cirque ! Lynette nous met mal à l’aise en répétant à tout le monde qu’elle est une Prima ! Et Callum n’est pas mieux ! Il se croit meilleur que nous et l’égal des Primas, même s’il n’ose pas le clamer à haute voix.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, ai-je sifflé.

– Non ? Je t’ai vu regarder notre maison à ton retour de chez ta copine primate. Je t’ai vu la détester et nous détester tous ! a craché Jude. Je suis le seul de nous trois à m’accepter tel que je suis.

– Tu n’es vraiment qu’un crétin...

Jude s’est levé d’un bond.

– Tu veux te battre ? m’a-t-il défié.

J’ai marché vers lui, les poings fermés, mais Papa s’est précipité entre nous.

– Vous voyez, a crié Lynette. Je ne suis pas comme vous, je ne me comporte pas de cette façon ! Je ne suis pas une Nihil. Je suis une Prima ! Une Prima !